

physiques, si cruelles qu'elles fussent pour une complexion si parfaite, n'étaient que la moindre partie de ses douleurs. Il faudrait se rappeler surtout que JÉSUS n'est pas descendu du Ciel pour nous enseigner un stoïcisme qui se raidit contre la douleur en proclamant qu'elle n'est pas un mal. Voulant se montrer vraiment homme, pour être un modèle à notre portée, Il s'abaisse à notre mesure. Il n'a pas honte de donner en spectacle son désarroi moral ; Il recherche la sympathie des apôtres ; Il ne repousse pas l'intervention de l'ange consolateur. Lui, le Maître absolu des passions et des émotions qui agitent l'âme humaine, Il s'y abandonne aujourd'hui ostensiblement, il semble les déchaîner contre Lui. Mais cette tempête intérieure s'apaisera en un instant quand Il le jugera à propos et son attitude devant ses juges et ses bourreaux, au Prétoire et au Calvaire, prouvera à qui sait comprendre qu'Il a subi volontairement l'agonie comme Il embrasse librement la mort.

Dans l'ordre actuel de la Providence, il fallait que le CHRIST souffrit, non pas le désespoir des damnés et les tourments de l'enfer, comme ont osé le soutenir certains hérétiques blasphémateurs, mais toutes les peines compatibles avec sa filiation divine. Il le fallait, non seulement pour nous prouver l'immensité de son amour et la vertu purificatrice de la souffrance, mais pour faire de Lui le pontife idéal du monde régénéré. Ici, nous pouvons marcher en toute assurance, à la lumière de l'épître aux Hébreux : *Il convenait que celui qui conduit tant de fils à la gloire, consommât par la souffrance l'auteur de leur salut. Il fallait que le CHRIST devint en toute chose semblable à ses frères, pour être un pontife miséricordieux.* Il fallait qu'Il apprît, tout Fils qu'Il était, l'obéissance à l'école de la douleur et devint ainsi pour tous ceux qui Lui obéissent, l'auteur du salut éternel. Telles sont, autant qu'il nous est possible de les concevoir, les raisons providentielles de l'agonie de JÉSUS au jardin des Oliviers.

Les grecs appelaient agonie les luttes du stade, où les concurrents tendaient tous leurs nerfs et toutes leurs énergies pour conquérir la palme. Nous appliquons ce nom au combat suprême de l'homme aux prises avec la mort, qui finit toujours par rester victorieuse. L'agonie du CHRIST est aussi une lutte contre des angoisses mortelles, mais une lutte dont Il sortira vainqueur. Il est assailli à la fois par la peur, la tristesse, l'ennui et le dégoût. *L'ennui*, dit Bossuet, *jette l'âme dans un certain chagrin qui fait que la vie est insupportable et que tous les moments sont à charge ; la crainte ébranle l'âme jusqu'aux fondements par l'image de mille tourments qui la menacent ; la tristesse la couvre d'un voile épais qui fait que tout lui semble une mort ; enfin, cette langueur, cette défaillance est une espèce d'accablement et d'abattement de toutes les forces.* Voilà le tableau que l'Évangile nous trace de l'agonie du Sauveur.

La peur de la mort est naturelle à l'homme. Il en est pourtant à qui l'amour de la patrie, le dévouement à leurs proches, la défense d'une noble cause, ou seulement l'ostentation et la vaine gloire, donnent le courage de l'affronter. Ce n'est pas diminuer le CHRIST, quoiqu'en dise S. Jérôme, contredit en cela par S. Thomas d'Aquin, d'admettre chez Lui cette crainte instinctive. La mort est la peine du péché et JÉSUS, tout innocent qu'Il est, l'accepte comme telle. Souvent les circonstances qui entourent la mort sont plus terribles que la mort même ; et beaucoup de criminels regardent comme une grâce d'échapper, par une prompte exécution aux longs préparatifs d'une mort donnée en spectacle.

JÉSUS connaît d'avance, dans le moindre détail, les péripéties atroces de la sienne. Garotté comme un malfaiteur, traîné de tribunal en tribunal, livré aux brutalités de la valetaille et de la soldatesque, flagellé, couronné d'épines, succombant sous le poids de la croix, il languira de longues heures cloué sur le gibet, suspendu entre ciel et terre, en butte aux railleries, aux insultes, aux blasphèmes d'une foule en délire, sous le regard de sa mère qui souffrira mortellement de Le voir souffrir. Cette sombre perspective, qui s'offre à Lui dans toute son horreur, Lui arrache ce cri : *PÈRE, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de Moi. Mais que votre volonté soit faite et pas la mienne.* Si sa prière était absolue, elle serait exaucée, car le PÈRE ne refuse rien à son FILS, mais elle est conditionnelle et subordonnée au bon plaisir de DIEU.

Or, la Volonté de DIEU est qu'Il subisse la mort dans cet affreux accompagnement.

Pendant l'agonie de leur Maître, les trois apôtres s'étaient endormis. Il s'approcha d'eux et dit à Pierre, le chef responsable du groupe : *Simon, vous n'avez pas pu veiller une heure avec Moi ? Veillez et priez pour ne pas entrer en tentation, car l'esprit est prompt, mais la chair est faible.*

Il s'éloigna de nouveau et reprit son tête à tête avec DIEU : *Mon PÈRE, si ce calice ne peut passer à côté de Moi sans que je le boive, que votre volonté soit faite.* C'est en substance la même prière, mais avec un accent particulier de résignation et d'abandon filial. Cependant, des spectacles encore plus effrayants vont assaillir son imagination. Il voit, dans la suite des siècles, s'amoncèler les iniquités des hommes pour lesquels Il est venu verser tout son Sang. Combien d'âmes, par négligence ou par malice, en tout cas par leur faute, resteront étrangères aux fruits de la Rédemption ! Et dans l'Église même, que de schismes, que d'hérésies, que de scandales, que d'apostasies, que de sacrilèges ! Il est tenté de se dire avec le prophète : *Quae utilitas in sanguine meo ?* Les hommes ne sont pas seulement ingrats ; ils tournent contre Lui ses bienfaits ; ils L'outragent dans le sacrement de son amour. Ce torrent d'iniquités fond sur Lui, Le submerge et L'écrase. Il faut qu'un ange descende du Ciel pour Le soutenir et Le reconforter. La consolation dont Il a besoin et qu'Il ne trouve pas auprès des apôtres, le messager céleste la Lui apporte. L'intervention angélique en faveur de l'Homme-DIEU est, avec la sueur de sang, une circonstance si mystérieuse que ce double épisode fut omis, dans quelques anciens manuscrits, par des copistes scandalisés.

Les apôtres dormaient toujours. C'était, dit S. Luc, l'effet de la tristesse. Les grandes commotions morales abattent l'âme ; elles produisent une prostration, une sorte d'assoupissement de toutes les facultés. Ce n'est pas tout-à-fait le sommeil, ni tout-à-fait la veille ; c'est un état mitoyen entre la conscience et le rêve. Les apôtres, confus de leur faiblesse, ne savaient comment s'excuser de leur somnolence.

JÉSUS les quitte une fois encore et répète toujours la même prière, sans chercher de nouvelles formules. Pouvait-Il en trouver de meilleures que le *Fiat* d'une résignation amoureuse ? Il subit maintenant une autre épreuve, la plus redoutable de toutes. Il sent peser sur Lui tous les péchés des hommes ; car DIEU, dit Isaïe, L'a chargé de nos iniquités ; ou, selon le mot bien plus énergique de S. Paul, *DIEU L'a constitué péché pour nous, afin que nous devenions justice en Lui* et par Lui. Sous le coup de la malédiction divine qu'Il assume, Il éprouve ce que nous devrions éprouver nous-mêmes en face du péché : l'aversion, la honte, l'horreur, le dégoût, la terreur des jugements de DIEU. La coupe d'amertume est pleine à déborder ; elle dépasse les forces humaines. Alors, se produit un phénomène très rare, mais non sans exemple, et que peuvent expliquer en partie l'organisme plus délicat du Sauveur, sa sensibilité plus vive et surtout le sentiment plus juste de ce qu'est l'offense de DIEU. **Une sueur sanglante inonde ses membres et tombe jusqu'à terre en gouttes épaisses, comme des caillots de sang.**

L'orage passé, le calme est revenu soudain. JÉSUS se lève et va rejoindre les 3 apôtres : *Dormez maintenant*, leur dit-Il, *et reposez-vous. C'est assez. L'heure est venue où le FILS de l'homme doit être livré aux mains des pécheurs. Levez-vous, partons.* Plusieurs pensent que le Seigneur, toujours débonnaire, invite les siens à jouir du repos pendant les quelques minutes de répit que leur laisse l'arrivée de Judas. Mais ces attentions fines, si même on peut les appeler ainsi, sont peu en harmonie avec la solennité du moment et cadrent mal avec la teneur du texte évangélique. *Dormez et reposez-vous. C'est assez.* Il y a là plutôt un léger reproche, qu'on pourrait qualifier d'ironie, sans l'idée de raillerie et d'amertume que ce mot implique dans le langage usuel : *Allez ; dormez tant que vous voudrez, Je ne vous trouble plus ; mais non, voici l'ennemi.*

Cela dit, Il sortit avec eux et se dirigea vers l'endroit où Il avait laissé les huit autres disciples, à l'entrée du jardin, ou plutôt, croyons-nous, dans la grotte de l'Agonie. Déjà l'on entendait le bruit des pas d'une troupe en marche et l'on voyait briller à travers le feuillage des lueurs sinistres.



L'APOSTOLAT DE LA PRIÈRE



Numéro 116 – Juillet - Août 2016

Lettre de liaison de l'Apostolat de la Prière - Institut Mater Boni Consilii
350, route de Mouchy - 58 400 RAVEAU. COURRIEL : apostolat.priere@orange.fr

Chers Associés, nous dédions cette lettre à la dévotion de l'Heure Sainte, espérant contribuer à faire revivre parmi vous cette sainte pratique prêchée par le SACRÉ-COEUR Lui-même !, comme vous le verrez.

Tout d'abord, vous trouverez une petite explication de ce qu'est cette sainte pratique. Puis, une réponse à une objection. Enfin, pour mieux revivre la scène de Gethsémani, nous vous livrons une méditation écrite par le P. PRAT : à Gethsémani en effet, il y a 1983 ans, JÉSUS connu, sans qu'il y manquât aucun détail, toute la suite des événements qui se dérouleront jusqu'à la fin des temps. Par conséquent, son agonie fut consolée par toutes les expiations d'aujourd'hui. Nous repasserons donc en pensée les tristesses, les dégoûts, les peurs que causeront à JÉSUS agonisant nos péchés, nos médiocrités, nos résistances d'aujourd'hui, pour en être avec Lui tristes, épouvantés, dégoûtés. Nous essaierons de nous faire une idée précise de la puissance formidable du mal et du péché dans le monde d'aujourd'hui. Et de toutes nos adorations, de tout notre amour, nous nous ferons ses anges consolateurs !

L'HEURE SAINTE

Notre-Seigneur dit à Marguerite-Marie :

Toutes les nuits du jeudi au vendredi, tu te lèveras et t'agenouilleras de 11 heures à minuit pour t'unir à mon agonie et à mon humble prière pour les pécheurs.

Au sujet de la lutte formidable qu'Il soutint au Jardin des Oliviers, voici ce que notre divin Maître apprit à sa confidente de Paray-le-Monial :

J'ai paru devant la Sainteté de DIEU qui, sans avoir égard à mon innocence, m'a froissé dans sa fureur, me faisant boire le calice contenant le fiel et l'amertume de sa juste indignation, comme s'il eût oublié le nom de père pour me sacrifier à sa juste colère. Il n'y a pas de créature qui puisse comprendre la grandeur des tourments que Je souffris alors ! C'est la même douleur que l'âme criminelle ressent lorsqu'elle est devant le tribunal de la Sainteté divine qui s'appesantit sur elle, la froisse, l'opprime et l'abîme dans sa juste fureur.

Il n'est peut-être pas de moment où le COEUR de JÉSUS ait autant souffert que pendant l'heure de son agonie. Sa douleur fut alors si violente que, par un prodige inouï, elle Lui causa une sueur de sang et Lui arracha cette parole navrée : *Mon âme est triste jusqu'à la mort !*

Ce tendre Sauveur désire que les âmes dévouées à son divin COEUR s'associent à la mortelle tristesse de son agonie par leur amour et leurs prières. Il nous dit comme à ses disciples et à Marguerite-Marie : *Veillez et priez une heure avec Moi !* Ah ! répondons à son appel et Il nous comblera de ses grâces les plus précieuses.

Notre-Seigneur recommanda instamment à Marguerite-Marie de se prosterner devant DIEU son Père, durant cette heure, pour apaiser la colère divine en implorant le pardon des pécheurs. Il lui demanda de s'agenouiller en esprit auprès de Lui, agonisant à Gethsémani, pour adoucir l'amertume de cette heure douloureuse pendant laquelle Il n'eut même pas la consolation d'être entouré de ses apôtres, puisque ceux-ci étaient endormis.

Les paroles de JÉSUS-CHRIST à Marguerite-Marie nous montrent combien la pratique de l'Heure Sainte Lui est agréable. En accomplissant ce précieux exercice, notre mobile principal doit être de consoler le COEUR sacré de JÉSUS ; c'est, en plus, un acte de piété très efficace pour obtenir la conversion des pécheurs, la guérison des malades et des grâces de toutes sortes.

On peut faire l'Heure Sainte, soit toutes les nuits du jeudi au vendredi, soit seulement celles du jeudi au premier vendredi. On peut encore la faire irrégulièrement quand on a une grâce pressante à obtenir du S.-C., ou quand on L'a offensé gravement. Beaucoup de personnes pieuses, mais délicates, ne font l'Heure Sainte que la nuit du jeudi au vendredi Saint et pendant celle qui précède la fête du S.-C.

Ste Marguerite-Marie faisait l'Heure Sainte tous les jeudis de 11 h. à minuit, ainsi que NOTRE-SEIGNEUR le lui avait demandé.

Pour faire l'Heure Sainte, (...) si l'on ne peut pas être devant le St-Sacrement en réalité, il faut s'y transporter en esprit.

Pour passer dévotement l'Heure Sainte, nul sujet de méditation n'est prescrit ; mais il ressort des paroles de Notre-Seigneur à Marguerite-Marie qu'il convient de méditer sa cruelle agonie, les humiliations de sa Passion et les douleurs de son crucifiement. Il faut aussi formuler des actes de contrition et de ferme propos, demander pardon à DIEU de tous les péchés du monde, prier pour les pécheurs, les agonisants et les âmes du Purgatoire.

Les personnes qui ne peuvent veiller à cause de leur santé ou pour tout autre motif légitime, peuvent faire l'Heure Sainte le jeudi soir de 10 à 11h., ou de 9 à 10h., ou même avant dans la soirée. **Mais, à moins d'empêchement sérieux, il faut faire l'Heure Sainte de 11h. à minuit le jeudi soir ; cette heure-là ayant été demandée par JÉSUS-CHRIST Lui-même à Marguerite-Marie parce que ce fut l'heure de son agonie. Tant de chrétiens passent des nuits entières à s'amuser en L'offensant le plus souvent, hélas ! Quelques-uns peuvent bien, de temps à autre, veiller et prier une heure avec Lui pour le consoler des ingratitude et des outrages du plus grand nombre.**

On peut faire l'Heure Sainte en commun ou en particulier. Partout où ce pieux exercice se fait en public devant le Saint Sacrement, il est impossible que ce soit dans la nuit, parce que trop peu de monde pourrait y venir. Lorsque l'Heure Sainte se fait en commun à l'église (ou à la chapelle), le prêtre qui la préside ouvre la porte du tabernacle ou expose le Saint Sacrement ; il dit quelques mots de méditation sur l'agonie de Notre-Seigneur et récite des prières avec les fidèles, en s'interrompant de temps à autre pour permettre à chacun de mieux se recueillir dans le silence ; puis, à la fin de l'Heure Sainte, il bénit l'assistance avec l'ostensoir ou simplement avec le ciboire si la cérémonie n'est pas solennelle.

On peut acquérir pendant l'Heure Sainte beaucoup d'indulgences partielles, en récitant certaines prières indulgenciées qui semblent tout-à-fait indiquées pour ce pieux exercice.

Il se rencontre parfois encore des fidèles à la théologie un peu courte, qui se heurtent à une difficulté qu'on pourrait formuler ainsi : *A quoi bon venir maintenant tenir compagnie à Notre-Seigneur dans son agonie ? Cette heure est passée : JÉSUS au Ciel, loin de souffrir, jouit désormais du bonheur absolu et parfait. Ce que les apôtres n'ont pas fait au moment voulu, nous venons vingt siècles trop tard pour pouvoir y suppléer : notre sympathie s'adresse à quelqu'un qui n'en a plus besoin ; elle n'est qu'un exercice d'imagination.*

Ces mauvaises raisons donnent lieu à plusieurs remarques fort utiles pour mieux entrer dans l'esprit de la dévotion de l'Heure Sainte et, d'une manière générale, dans l'esprit de la dévotion au SACRÉ-COEUR.

1) Tout d'abord, en supposant (sans le concéder) que cet exercice de piété n'apporte à JÉSUS aucune consolation,

nous pourrions et devrions encore la faire, à cause de sa grande utilité pour nous.

N’est-il pas souverainement important à notre piété que nous prenions conscience de tout ce que JÉSUS a souffert pour nous et pour l’expiation de nos péchés ? (...) Nous connaissons mieux JÉSUS et son amour quand, appuyés sur les textes évangéliques, sur une bonne théologie et sur les écrits des Saints, nous aurons passé une heure à revivre auprès du Maître, par l’esprit et par le coeur, sa douloureuse agonie.

2) Mais il faut aller plus loin et nous souvenir de deux données absolument certaines parce qu’elles sont, l’une de Foi révélée, l’autre liée à la Foi : 1° JÉSUS est actuellement vivant ; et 2° tous nos sentiments à son égard lui sont parfaitement connus. (...)

JÉSUS a souvent recommandé à ses apôtres de se souvenir de Lui, de ses enseignements, de ses souffrances et, en instituant l’Eucharistie, mémorial de sa Passion, Il leur disait : *Faites ceci en mémoire de Moi.* Du haut du ciel, son regard suit avec amour la sollicitude avec laquelle l’Eglise, son épouse, garde et ravive en elle le souvenir de ses douleurs ; et, dans l’expression d’une reconnaissance qu’Il a si bien méritée, le COEUR de l’Homme-DIEU trouve, même parmi les splendeurs des cieux, un bonheur spécial et actuel qui constitue une part de ce que les théologiens nomment sa gloire accidentelle. **Savoir qu’on peut à toute heure procurer à JÉSUS un petit surcroît de bonheur en méditant avec amour ses souffrances, n’y a-t-il pas là de quoi exciter le zèle et la générosité de toute âme chrétienne ?**

3) Et ce n’est pas tout. La connaissance que JÉSUS possède actuellement au Ciel de nos sentiments à son égard, Il l’a eue quand Il était sur la terre, Il l’a eue au moment même de son agonie, non seulement par la science infinie qui est le propre de sa nature divine, mais aussi dans son intelligence humaine, qui était dès ici-bas, par un privilège unique, toute irradiée des clartés de la vision béatifique.

De nouveau, ceci est une doctrine absolument certaine dans l’Eglise. Ainsi, quand JÉSUS souffrait dans son agonie, en même temps que son regard contemplait avec épouvante tous les crimes passés, présents ou futurs qui allaient déchaîner sur sa Personne les tourments immérités de sa Passion toute proche, **Il apercevait aussi tous les actes futurs de compassion et d’amour dont vibreraient plus tard les âmes aimantes** ; et, de même que la première vision Le réduisit alors aux angoisses de l’agonie, de même la seconde vision, contribua **alors** à encourager et consoler son COEUR, et ce fut là, du moins selon l’interprétation de plusieurs saints, un des spectacles que l’Ange fit **alors** passer sous son regard pour «réconforter» le divin Agonisant. Oui, l’acte d’amour, l’Heure Sainte **accomplie aujourd’hui**, fut réellement une assistance, une consolation, un réconfort pour JÉSUS **à l’heure même de son agonie.** (...) JÉSUS, Lui, **connaissait l’avenir au même titre et aussi parfaitement que le passé** ; l’acte que nous devons poser un jour agissait sur lui au moment où Il l’a connu au Jardin des Oliviers ; l’Heure Sainte que j’accomplis présentement a consolé, réconforté, encouragé, assisté vraiment le divin Agonisant à l’heure de ses angoisses.

Le jour où une âme chrétienne, à plus forte raison une âme religieuse, a compris cela, il n’est plus besoin de l’exhorter à la pratique de l’Heure Sainte, ni aux autres dévotions similaires ; elle s’y porte de son propre mouvement, de son propre poids, pourrait-on dire avec S. Augustin : *Pondus meum, amor meus.*

SUR LE CHEMIN DE GETHSÉMANI

Ici, commence proprement le drame de la Passion, dont les luttes des jours précédents n’étaient que le prologue. Ce drame déchirant, les évangélistes le racontent d’un ton impassible qui nous déconcerte. On dirait qu’ils s’appliquent à réaliser cette neutralité d’attitude dont certains critiques modernes font la vertu capitale de l’historien. Pas une explosion de douleur compatissante devant tant de souffrances, pas un cri d’indignation ou de colère contre les bourreaux, à peine un mot de flétissure à l’adresse du traître. C’est que les évangélistes sont moins des biographes que des témoins. Ils ne décrivent pas pour décrire et ne racontent pas pour raconter,

mais pour transmettre aux générations futures ce qu’ils ont vu de leurs yeux ou appris de la bouche des témoins oculaires. La meilleure garantie de leur témoignage est la sérénité de leurs attestations. D’ailleurs, il est des émotions que les mots ne peuvent traduire et que la réthorique la plus véhémente ne ferait qu’affaiblir. Les exclamations passionnées d’un TACITE impressionnent moins le lecteur que le froideur apparente d’un THUCIDYDE qui laisse parler les faits dans leur poignant réalisme. Ce qui chez l’historien grec est le superbe effort d’un art consommé, est dicté aux évangélistes par la conscience de leur rôle et le sentiment instinctif que le langage des faits est le plus éloquent et le plus pathétique.

C’est entre dix heures et minuit que JÉSUS dut quitter le Cénacle avec ses apôtres. Il descendit le ravin du Tyropéon, sans doute par le chemin en escalier que des fouilles récentes ont remis au jour, et sortit de la ville par la porte de la Vallée. Se dirigeant ensuite vers le Nord et laissant à droite les fameux tombeaux baptisés de noms illustres, Il dut franchir le Cédron à peu près à la hauteur du pont actuel. Le Cédron n’est, à vrai dire, ni un ruisseau, ni un torrent. Presque toute l’année, on le traverse à pied sec et il ne roule des flots bourbeux qu’au moment des pluies hivernales. Profondément encaissé entre le mont des Oliviers et la colline du Temple, le soleil n’en atteint le fond qu’assez longtemps après son lever. Cédron, en hébreu, veut dire *noir* et plusieurs pensent qu’il doit son nom soit à la couleur sombre de ses eaux, soit plutôt à la pénombre qui y règne le matin et au déclin du jour.

Pendant le trajet, le Maître donnait à ses Apôtres ses derniers avertissements. *Tous, vous souffrirez scandale à mon sujet durant cette nuit car il est écrit : ‘Je frapperai le pasteur et les brebis du troupeau seront dispersées’.* Mais, après *la Résurrection, Je vous précèderai en Galilée.* Ensuite, se tournant vers Pierre : *Simon, Simon, voici que Satan a demandé de vous secouer, comme est secoué le froment qu’on passe au crible. Mais J’ai prié pour toi afin que ta Foi ne défaille point ; et toi, quand tu seras revenu de ton égarement, confirme et raffermis tes freres.*

Les violentes secousses imprimées au blé qu’on tamise font souvent voler en l’air et tomber à terre les grains trop légers : image expressive de l’épreuve que Satan va faire subir aux apôtres. Pierre succombera mais, par un privilège dû à l’intercession du Sauveur, sa Foi restera intacte et sa chute momentanée ne lui fera perdre ni sa qualité de chef de l’Eglise, ni sa charge de confirmer ses frères dans la Foi. En réalité, sa Foi n’a pas défailli ; car, s’Il a nié de connaître JÉSUS de Nazareth et de l’avoir accompagné à Gethsémani, il n’a pas nié qu’il fut le Messie et le FILS de DIEU.

Cependant, Pierre, conscient d’aimer son Maître d’un amour ardent et sincère, s’étonne et se récrie : *Seigneur, je suis prêt à subir avec Vous la prison et la mort. Tous les autres seraient-ils scandalisés, je ne serai pas scandalisé, moi.* Pauvre présomptueux que l’expérience de la fragilité inhérente à la nature humaine n’a pas encore assagi ! *En vérité, en vérité, Je te le dis, dit JÉSUS, cette nuit même, avant que le coq ne chante deux fois, tu M’auras renié trois fois.* Malgré cette assertion formelle, Pierre continuait à protester et les autres faisaient de même.

Il eut un moment de silence ; puis, la conversation prit un autre tour. *Autrefois,* leur dit JÉSUS, *quand Je vous ai envoyé sans bourse, ni besace, ni chaussures, avez-vous manqué de rien ? - Non,* répondirent-ils - *Eh bien ! maintenant que celui qui a une bourse ou une besace les prenne, et que celui qui n’en a pas vende son manteau pour acheter une épée ; car, Je vous le déclare, il faut qu’en Moi, s’accomplisse ce mot de l’Ecriture : ‘Il a été compté parmi les malfaiteurs’.*

Pendant leur mission temporaire, les apôtres avaient été accueillis partout, sans empressement peut-être, mais sans hostilité. Maintenant cela va changer ; la guerre ouverte se prépare ; chacun ne devra plus compter que sur ses ressources pour vivre et sur ces armes pour se défendre. Les apôtres, terrifiés, prirent à la lettre, ce langage parabolique et s’imaginèrent qu’on les invitait à se pourvoir d’armes matérielles. De là, le sens de la réponse : *Il y a ici deux glaives.* Surpris d’une telle inintelligence, mais jugeant qu’une remontrance n’était plus de saison, JÉSUS n’ajouta que cette parole : *C’est assez.*

On arrivait à Gethsémani, mot qui signifie *pressoir à huile.*

C’était un domaine rural, planté d’arbres divers, principalement d’oliviers qu’on exploitait sur place à l’aide d’un de ces pressoirs taillés dans le roc, comme on en rencontre tant en Palestine et surtout en Judée. On peut se représenter un enclos entouré de pierres sèches, doublé peut-être d’une impénétrable haie de cactus. Ces installations agricoles, aux environs des villes, comportaient le plus souvent une maison de gardes et quelquefois une habitation plus ou moins spacieuse où le maître venait, les jours d’été, respirer un air plus pur et jouir d’une fraîcheur relative, à l’ombre des grands arbres. Gethsémani appartenait vraisemblablement à un disciple ou à un ami de JÉSUS ; en tout cas, le Sauveur en avait l’usage et il y passait quelquefois la nuit, quand Il sortait trop tard de Jérusalem pour aller jusqu’à Béthanie.

Laissant huit des siens à l’abri d’une grotte située en face, Il pénétra dans le jardin avec Pierre, Jacques et Jean, les confidents de ses plus intimes pensées. Il ne voulut donner le spectacle de sa détresse morale qu’aux trois privilégiés admis à contempler sa gloire au sommet du Thabor. Il leur dit : *Mon âme est triste à en mourir ; demeurez ici et veillez avec Moi.* Alors, Il s’éloigna d’eux à la distance d’un jet de pierre et ils Le virent tomber à genoux, le front incliné jusqu’au sol. Si près de Lui, à la clarté d’une pleine lune d’Orient, brillant dans un ciel sans nuages, ils pouvaient distinguer tous ses mouvements ; ils pouvaient même entendre ses paroles, car les Juifs, on le sait, avaient coutume de prier tout haut et rien, dans la ville endormie, ni dans la campagne, ne troublait le profond silence de minuit.

L’aspect de Gethsémani, l’un des endroits les plus vénérables du monde, puisqu’il fut arrosé du sang et des larmes d’un DIEU, a bien changé, surtout depuis un siècle. Au parterre fleuri, percé d’allées régulières et soigneusement ratisées, plus d’un pélerin préférerait l’austère nudité d’autrefois. On lui montre huit oliviers géants qu’on dit être contemporains du CHRIST. Il est difficile que des arbres, si voisins de la ville et si gênants pour les opérations du siège, aient échappé au déboisement général qu’ordonna Titus jusqu’à cent stades à la ronde, pour construire ses retranchements, ses allées couvertes et ses machines de guerre ; mais ils peuvent fort bien être les rejetons de ceux qui furent témoins de l’agonie du CHRIST, car l’olivier renaît de sa souche, ce qui a fait dire qu’il est immortel.

De bonne heure, les fidèles vinrent en foule prier et pleurer sur ce lieu sanctifié par la prière sanglante du Seigneur. Sous le règne de Théodose, vers 380, on y éleva une élégante basilique, détruite et rebâtie plusieurs fois au cours des siècles, mais dont les ruines avaient si complètement disparu que, récemment encore, on en ignorait l’emplacement. Un hasard providentiel le fit découvrir à l’endroit où, par une curieuse transposition, on localisait maintenant la trahison de Judas. L’erreur est réparée. Désormais, conformément à la tradition antique, il faudrait commémorer l’arrestation de JÉSUS près de la grotte dite de l’Agonie et de la prière du COEUR agonisant dans l’église nouvellement édifiée par les fils de S. François, fidèles gardiens des saints Lieux.

LE MYSTÈRE DE L’AGONIE

L’agonie du jardin des Oliviers est peut-être, avec la tentation sur le mont de la Quarantaine, le mystère le plus effarant de la vie du CHRIST. Que le Sauveur ait éprouvé la faim, la soif, la fatigue, qu’Il ait ressenti le froid et la chaleur, nous n’en sommes pas étonnés, puisqu’Il a voulu prendre une nature en tout semblable à la nôtre, sauf le péché ; mais, comment la souffrance morale put-elle trouver accès dans son âme élevée dès le premier instant de sa conception à la vision béatifique ? Il est vrai qu’Il s’y abandonne volontairement et la réflexion de Pascal est juste : *JÉSUS souffre dans sa Passion les tourments que Lui font les hommes ; mais, dans l’agonie, Il souffre des tourments qu’Il Se donne à Lui-même. C’est un supplice d’une main non humaine mais toute-puissante, car il faut être tout-puissant pour le soutenir.* Tout cela ne supprime pas le mystère. Si le plaisir et la douleur peuvent coexister en nous, c’est que les joies d’ici-bas ne sont jamais assez intenses pour remplir tellement l’âme qu’elles en excluent la tristesse. Une mère apprenant près du lit de mort de son fils qu’un autre de ses enfants qu’elle

croyait perdu va se jeter dans ses bras, mêle aux pleurs le sourire ; mais le bonheur de voir DIEU face à face tarit pour jamais la source des larmes. Or, en JÉSUS, ce n’est pas seulement la partie inférieure de l’âme qui souffre, c’est l’âme elle-même qui est accablée de tristesse, c’est la volonté qui se raidit contre la répugnance du calice amer.

On a comparé cet état du Sauveur à ce qu’éprouvent parfois les mystiques embrasés de l’Amour divin, à ces brûlures délicieuses, à ces plaies enivrantes dont parle S. Jean de la Croix dans sa *Vive flamme d’amour*, à ce *martyre de douleurs et de délices* décrit par Ste Thérèse dans une page inoubliable lorsque, au seuil de la septième demeure, elle était sur le point de recevoir le baiser de l’Epoux. La vision qui précède au mariage mystique, étant comme un avant-goût de la vision bienheureuse, allume dans l’âme sainte un désir ardent de posséder DIEU et de jouir de Lui ; et ce désir plein d’Espérance, que rien sur terre ne peut assouvir, lui cause un bonheur ineffable, mêlé d’indicibles souffrances.

Une comparaison plus accessible à des esprits qui n’ont pas l’expérience des faveurs mystiques est l’état des âmes du purgatoire, tel que le dépeint Ste Catherine de Gènes. Dans ces âmes, maintenant sûres d’être toujours aimées de DIEU et de L’aimer toujours, mais retenues loin de Lui dans le lieu de l’expiation, *l’amour de DIEU cause un plaisir si grand qu’il est impossible de l’exprimer et, pourtant, ce plaisir ne diminue en rien leur tourment. Au contraire, ce grand amour qu’elles ont pour DIEU, trouvant un obstacle à l’accomplissement de leurs désirs, est proprement ce qui fait leur peine. Il y a donc en elles, simultanément, une ineffable joie et une indicible souffrance.*

Qui ne voit combien faibles et imparfaites sont ces comparaisons ? Le martyr de l’âme sainte est de ne pas posséder pleinement l’objet de son amour ; mais, lorsqu’elle en jouira dans sa plénitude, le bonheur dont elle sera inondée fermera pour toujours la porte à la douleur et à la tristesse. **Le mystère de l’agonie reste donc tout entier et l’on y voit qu’une explication plausible.** Le double effet naturel de la Gloire céleste, dans celui qui contemple DIEU face à face, serait de spiritualiser le corps et de béatifier l’âme. **DIEU suspend le premier effet durant la vie terrestre du CHRIST, pour Lui permettre de remplir sa mission rédemptrice ; Il suspend momentanément le second pour Lui permettre de souffrir dans son âme ce que jamais homme n’a souffert.**

Il y a pour nous, dans la manière dont JÉSUS souffre, un autre sujet d’étonnement : *Que l’Homme-DIEU laisse venir à Lui du dehors toutes les insultes et toutes les violences : chose inouïe déjà mais, après tout, conséquence logique de la Rédemption sanglante décrétée par son PÈRE et acceptée par Lui-même. Qu’Il déchaîne l’orage dans son âme, qu’Il abandonne sa propre sensibilité aux faiblesses naturelles de la nôtre, qu’Il se laisse tomber au dessous de l’idéal de force calme et quasi impassible, d’après lequel nous modelons volontiers nos héros : c’est de quoi étonner bien plus le sens humain, de quoi scandaliser l’orgueil. Il en est ainsi pourtant. Merveille de condescendance, leçon et consolation inappréciable* (Longhaye).

A n’en juger que par le dehors, certains martyrs ont déployé plus de courage et de force d’âme. **S. André** salue la croix avec enthousiasme et, du haut de cette chaire improvisée, prêche le CHRIST deux jours entiers. **S. Laurent**, à moitié rôti sur son grille, donne à ses bourreaux des conseils ironiques. Et, pour citer un trait dont on ne récusera pas la valeur puisque’il est attesté, par toute l’église de Smyrne dans un document officiel l’année même du martyr, **S. Polycarpe** accueille avec une bonhomie charmante les sbyres lancés à sa poursuite, il se dépouille tranquillement de ses habits pendant qu’on lui prépare un bûcher ; il prévient les exécuteurs qu’il est inutile de l’attacher au poteau, car celui pour lequel il souffre saura bien lui donner la force de rester dans les flammes ; enfin, il exhale son âme dans une hymne d’action de grâces.

Si l’on était tenté d’attribuer aux témoins du CHRIST, fortifiés par son exemple et animés par la perspective de la couronne qui les attend au Ciel, plus de constance et d’énergie qu’au Roi des martyrs, il faudrait se souvenir que les souffrances